

Inka Yupanki.

Orku-Waranka, hamuy kanri :
Ollantan kamarhasunki
1560 Waminkanta, y korhasunki
Huh hukuta, nohamanri
Huh piñayta !

Haytawanpas,
kanmi Antipi beparinki,
kanmi kunan puririnki
1565 Ilullaykuj awkatawanpas.
Kay hukuta kunan koyki,
Waminkayan kanpas kanki,
Wañuymantan kanta horhuy-
Quyashayta yupayhanki. [ki,

LE ROI YUPANQUI.

Chef-Montagnard, approche-toi :
Ollantaï t'avait nommé grand
chef en te donnant le panache, et à
moi il n'avait donné que la fureur !

Malgré tout cela, reste le maître
des Antis, et, sans tarder davan-
tage, va ramener tous ces rebelles
par la douceur.

Moi aussi, je te donne le pana-
che; sois mon grand chef pour tou-
jours, et souviens-toi à jamais que
je t'ai sauvé de la mort.

1560. Dans le 1^{er} texte de Tschudi, ce vers se lisait mutilé Waminkanta y. Dans le 2^e texte, il l'a complété avec le mot kosurkanki (au lieu de korhasunki) qui est un barbarisme: car l'ordre des syllabes se trouve interverti: la 3^e pers. sing. du plus-que-parf. du verbe koy, donner, est korhan, il avait donné; et korhasunki, dans la conjugaison pronominale, veut dire il t'avait donné. A première vue, nous avions cru que c'était une faute d'impression, mais en voyant que Tschudi, pour conserver la rime avec le vers précédent, a changé sa première leçon kamarhasunki en kamasurhanki, ce qui constitue le même barbarisme. Voici celle du plus-que-parfait qui nous occupe: Noka korhayki, je t'avais donné; kan kohurhanki, tu t'étais donné; pay korhasunki, il t'avait donné; nohaykuna korhaykiku, nous t'avions donné; hankuna kohurhankihis, vous vous étiez donné; paykuna korhasunkihis, ils t'avaient donné. On remarquera qu'à la 2^{me} personne le verbe prend la forme réfléchie, en quechua comme en français. Ce temps peut aussi selon les cas se traduire par le passé défini du français. Le drame d'Ollantaï est plein de ces plus-que-parfaits. Voir les vers 1368 et 1479.

1562. Le mot piñayta, que Tschudi rend par adversaire (Gegner), n'a jamais eu ce sens. Le verbe piñay enrager, qui est à l'infinitif, avec la désinence ta de l'accusatif, prend la forme substantive, et équivaut à colère, rage, fureur. Le mot huh, une, qui précède, est un déterminatif dont l'usage se trouve aussi en français dans une locution analogue: J'étais d'une colère!... Le participe passé du verbe enrager est piñasha, et ce mot étant mis à la place de piñayta, la phrase aurait signifié: et à moi il n'avait donné qu'un furieux, mais ce mot même n'équivaut jamais à adversaire, car on peut être adversaire sans être furieux.

1563. Ce vers veut dire littéralement « Et toi sur les Antis tu resteras »: car la désinence pi équivaut généralement à la préposition sur. Ex.: hushopi, sur le Cuzco, en sorte que reste sur les Antis signifie reste le maître des Antis. Cette désinence a la même valeur au vers 1583 et presque partout où elle est ajoutée à un nom de lieu. Nous avons traduit ce verbe par l'impératif, ainsi que celui du vers suivant avec lequel il rime, pour rendre la force qu'a dans cet endroit le futur quechua.

Orku-Waranka.

1570 Millay kutin yupayhani
Bapaj Inka, yuprykitan
Muhaykuni. Noka kitan,
Kunan punhaw hampullani

Willaj-Uma.

(Hukuta huraykuspa.)

Waminkantan rurasunki
1575 Bapaj Yupanki kantapas,
Kay hukunta, wahintapas
Samiwan kuska kosunki.

CHEF-MONTAGNARD.

Puissant roi, j'embrasse mille
fois avec admiration la trace de
tes pas. Misérable fugitif,
Aujourd'hui, je reviens vers toi.

L'ASTROLOGUE.

(En lui donnant le panache.)

Le puissant Youpanqui te nomme,
toi aussi, son grand chef,
En te donnant avec le suprême
bonheur, son panache et sa flèche.

1572. Dans ce vers, le mot kita est pris dans le sens propre, comme dans les quatre ou cinq autres passages du drame où il se trouve. Tschudi, au vers 643, et au vers 1643, l'a remplacé par des variantes erronées. Au vers 1525, il le traduit par sauvage (wild). Maintenant il lui donne le sens d'égaré (irreführt), ce qui se rapproche un peu de la vraie signification. Il faut préciser le sens de ce mot, qui renferme essentiellement l'idée de fuir, de désertier un endroit qu'on habitait pour errer dans un autre. Un sauvage qui n'a jamais été civilisé, un animal féroce de sa nature, comme un lion ou un tigre, ne reçoivent jamais cette qualification. Voir la note aux vers 1640-1643.

1574-1577. Mot-à-mot:

Waminkantan	rurasunki
Son grand chef	il t'a fait
Bapaj Yupanki	kantapas,
Le puissant Youpanqui	toi aussi,
Kay hukunta,	wahintapas
Ce sien panache	et ces siennes flèches
Samiwan kuska	kosunki
Au bonheur joints	il te donne.

Le dernier vers de ce quatrain se lit dans les autres textes Bari kay kan mosuj tunki!, Sois brave, toi, nouveau tounqui! Ce mot tunki déjà hors d'usage au Cuzco comme qualificatif ou titre applicable aux personnes, se trouve deux ou trois fois dans les textes de Tschudi et dans celui de Markham, appliqué à un prince ou à un guerrier comme si c'était un titre militaire. Dans notre texte il ne se trouve qu'au vers 1124, où il est au vocatif, appliqué à Œil-de-Pierre par le grand prêtre. Dans le langage commun tunki a deux significations: il signifie doute, chose douteuse, comme on peut le voir dans le vocabulaire d'Holguin; et en outre c'est le nom d'un oiseau (Tunqui colorado, en espagnol) dont le mâle, d'un beau rouge jaune, porte une aigrette sur la tête. Je crois que le mot avait, au temps des Incas, une troisième signification, désignant un titre d'honneur ou un grade dans la hiérarchie militaire, mais que le mot pris dans ce sens s'est perdu complètement, en sorte qu'il n'y en a

Rumi-Nawi.

Iskayñahu kanka, Inka,
Kay Anti-suyu waminka?

Inka Yupanki.

1580 Manan, Rumi, iskayñu kanka.

Orñu-Waranhan kamañinka
Anti-suyuta : ñay kajtinka,
Ollantayka kushopin kanka,
Inka rantin beparinan.

ŒIL-DE-PIERRE.

Illustre roi, y aura-t-il donc deux
grands chefs dans la province des
Andes?

LE ROI YOUPANQUI.

Il n'y en aura pas deux, Œil-de-
Pierre.

Une fois que le Chef-Montagnard
prend le commandement de la pro-
vince des Andes, Ollantaï s'instal-
lera au Cuzco, en qualité de repré-
sentant du roi.

plus de trace dans la langue actuelle des Indiens. Tschudi croit, comme nous, que c'était un titre d'honneur que l'on donnait aux chefs, et il en allègue pour raison que l'oiseau ainsi nommé était l'emblème du courage, à cause des combats acharnés auxquels les mâles se livrent pendant la saison des amours. Cette conjecture ne manque pas de vraisemblance: mais il est pourtant à remarquer que, quoique l'oiseau existe encore aujourd'hui, jamais les Indiens ne se servent de son nom en l'appliquant aux guerriers ou aux gens courageux. Bien que le vers 1577 des autres textes, pris isolément, équivaille à quelque chose comme: *Sois brave, toi, nouveau chef, nouveau capitaine*, sens tout-à-fait acceptable en lui-même, il ne saurait trouver place à la fin de ce quatrain, parce que sous le rapport grammatical il ne peut faire suite au vers précédent *ce sien panache et ces siennes flèches*, qui ne serait plus que le fragment d'une proposition mutilée, tandis que notre leçon, grammaticalement irréprochable, a un sens complet.

1579. Après ce vers, il y en a encore deux autres chez Markham. Les voici tels qu'ils s'y lisent : Puma pañu kanka mirka — Yunkapı anka matinka ; mais, en corrigeant les fautes évidentes de typographie, qui sont sans doute la cause pour laquelle ils ont été inintelligibles pour Tschudi, il faut les lire ainsi :

Pumapañu kanka minka?
Est-ce que le lion aura son associé?
Yunkapı añhan matinka.
Dans la vallée trop il opprimerait.

On voit que la traduction que donne Markham : « The lion will not brook — An enemy in his valley, » *Le lion ne pourra souffrir un ennemi dans sa vallée*, est inexacte. Ces deux vers, avec lesquels il y aurait ici un quatrain monorime, sont évidemment une addition moderne. Car, quoique dans le drame on trouve souvent une répétition des mêmes assonances dans tous les vers d'un passage, cela n'arrive jamais avec les rimes consonnantes, et il est à remarquer que ces exemples de passages monorimes ne se trouvent que dans les additions qu'a subies le texte de Markham. C'est même cette circonstance, ainsi que les fautes de langage et le défaut d'homogénéité du style, qui font voir clairement que ces passages ne sont pas de l'auteur primitif du drame.

1585 Harpayñiyı tiyakuspa,
kushota kamañikuspa,
Hinan kaypi sayarinan.

Ollantay.

Anñatan, Inka, hoñarinki
Kay llatan, yanha runata.

1590 Kawsakuy waranha wata,
Imatan nohapı tarinki.

En s'asseyant à mon foyer, et en
gouvernant le Cuzco, il dominera
ainsi sur tout le pays.

OLLANTAÏ.

O mon roi, tu élèves trop haut
Un homme nu et sans valeur.
Puissest-tu vivre mille années
pour trouver toujours en moi un
esclave.

1585. Au vers 345, le roi Pachacoutic dit littéralement à Stella : *Assieds-toi sur mon giron*: car harpa veut dire, non pas précisément genou (qui se dit konkur en quechua) mais la place qu'occupe une personne assise sur les genoux d'une autre; c'est l'idée qu'on exprime en français par *giron* et en anglais par *lap*. Ici, quoique nous trouvions le même mot harpa, *giron*, la phrase a un sens plus large: car la locution *être assis sur le giron* est un idiotisme qui équivaut à *être dans l'intimité de quelqu'un, vivre dans sa familiarité, occuper la première place à son foyer*. Cette même idée est reproduite par le roi au vers 1604. Barranca, qui au vers 345, a traduit harpa comme nous, l'a sans doute trouvé déplacé ici et au vers 1604, pour être appliqué à Ollantaï, et l'a traduit par *trône*, ce qui peut bien aller dans une traduction libre, mais ce qui ne rend pas le sens d'une locution qui est d'un usage général chez les Indiens, qui, surtout aujourd'hui, ne peuvent pas parler de trône.

1588-1591. Voici la traduction interlinéaire :

Anñatan, Inka, hoñarinki
Trop, ô roi, tu élèves
Kay llatan yanha runata.
Ce nu insignifiant homme.
Kawsakuy waranha wata,
Vis-toi mille année,
Imatan nohapı tarinki.
Quoi que ce soit en moi tu trouveras.

Dans ce mot-à-mot, où nous nous sommes attachés encore plus que dans les autres à la signification intrinsèque des mots quechuas, nous voyons que le verbe *vivre* dans cette langue peut s'employer aussi dans la forme réfléchie. Ollantaï aurait pu dire seulement *kawsay, vis*, mais il n'aurait pas exprimé si bien le désir vif qu'il avait de voir le roi vivre de longues années. Par exemple *puñuy, dors*, devrait se transformer en *puñukuy, dors-toi*, pour exprimer la force du désir de celui qui parle. On serait tenté de s'étonner aussi de voir *année* au singulier; mais il faut savoir qu'en quechua, bien qu'il existe un pluriel et un singulier pour les substantifs, les noms de nombre suivent à cet égard des règles tout-à-fait spéciales. Ainsi le suffixe *kuna* qui est le signe du pluriel comme *S* en français, s'omet dans beaucoup de cas où le substantif est au pluriel. Analysons deux phrases tirées d'Ollantaï: dans le vers 576, *Waranha runa, mille homme*, est au singulier parce qu'ici le mot *homme* est pris d'une manière générale et indéterminée. Au contraire dans le vers

Inka Yupanki.

Hatun llawtuta horkomuy,
Qellu umañata ñuraspa.
Willaj-Uma, kan, utbaspa,
1595 Hatun ñampitawan komuy.

Inka rantin kayka ñispa,
Tukuyta kunan willariy.
ñanri Ollantay bepariy
Inka rantı pañarispa.

LE ROI YOUPANQUI.

Qu'on apporte le grand diadème,
en y attachant le gland jaune.
Grand prêtre, hâte-toi de lui re-
mettre cet insigne avec la grande
massue.

Annonce à tout le monde qu'il
prend la place du roi.
Oui, Ollantaï, reste pour être roi
à ma place, et t'élever comme l'as-
tre du jour.

410, *Hay hanka runakunaka*, ces hommes lâches, runakuna est au pluriel parce qu'il s'agit de certains hommes déterminés, c'est-à-dire des guerriers de Chayanta. Nous trouvons dans la langue allemande quelque chose de semblable: certains substantifs, tels que PFUND, livre; FUSS, pied, etc. employés comme noms de mesure, et MANN, homme, employé pour soldat, ne prennent pas la forme du pluriel après un adjectif numéral. En quechua pareillement, on dit toujours iskay ñaki, ñunka mita, kimsa killa, deux pied, dix fois, trois mois, avec la particularité qu'on ne met pas le pluriel même quand on emploie les mots ñaki, mita, killa, dans le sens propre. Au vers 1405 et 1410, on voit RUNA au singulier, bien que le sens exige le pluriel, parce qu'il s'agit de guerriers en général. Avec les adjectifs numériques, le nom se met communément au singulier, comme ñunka wasi, dix maison; tawa warmi, quatre femme, iskay maki, deux main. Mettre le pluriel en disant ñunka watakuna, quoique logique, serait inouï en quechua. Dans le texte de Markham, le vers 1591 manque, et à sa place on trouve huit autres vers monorimes et dont plusieurs sont si obscurs qu'il est évident que c'est une addition moderne.

1593. Mot-à-mot:

Qellu umañata ñuraspa.
Jaune le gland en attachant.

C'est-à-dire En attachant le gland jaune. La construction en quechua est tout-à-fait logique, mais absolument contraire à la construction française. En règle générale, l'adjectif précède toujours le substantif comme en anglais et en allemand, et le gérondif finit généralement la phrase, comme on le voit dans une multitude de passages d'Ollantaï, et spécialement dans les vers 432 et suivants, où se trouve une suite de quatre gérondifs. En français, la construction logique exige que le gérondif précède son complément; en quechua c'est précisément le contraire. Tschudi a traduit le mot Qellu, jaune, par gros, sens que n'a jamais ce mot. La variante unañha, bannière, au lieu d'umañha, est inacceptable: uma veut dire tête, umañha, petite tête, et c'est le nom qu'on donnait à un gland, à une houppe, à un pommeau de canne, et à beaucoup d'autres choses ajoutées comme ornement à l'extrémité de quelque objet. Ce mot se trouve dans tous les textes, et Tschudi, qui n'en comprenait pas le sens, affirme catégoriquement dans ses notes, mais sans en donner aucune raison, que ce mot se trouve par erreur dans son 1^{er} texte et dans celui de Markham. Dans le même endroit, il applique au gland la couleur jaune, qu'il remplace par le qualificatif gros dans sa traduction. Cet auteur qui donne ici au mot unañha le sens de gland, le traduit correctement par étendard au vers 767.

1600 holla-suyumanmi risaj
Kay killa uquri, ñaypañmi
Kamarinay; ñaypañtajmi
Aswan kusı purırisaj,
Ña harpaypi tiyashata
1605 Ollantayta sañikuspa.

Ollantay.

Aswantan munayman kanwan
Hayantaman, imamanpas,
Puriyta. Yañankın kanpas
Kufı barı kashaytawan.
1609 bis Manan kusko ñohapajhu.
1610 Kañariykın ñoka kasaj,
Ñohapunı nawpaskasaj;
Manan kaypi bepaymanñu.

Inka Yupanki.

Huh warmita maşqayarı
Haywan kusı kamay kankı,
1615 Haywan kası samaskankı.
Pitapas ahllakuyarı.

Ollantay.

Ñan, Awkı, warmiyuj kanı
Ñoka benña yanaykiña.

Inka Yupanki.

Manatajmi rejsıniñu ?

1620 Rejsıñiway warmiykita ;

Comme je compte partir dans cette
lune pour la province des Collas,
J'ai tout à préparer; et je pars
plus satisfait, sachant que je laisse
Ollantaï veiller sur mon foyer.

OLLANTAÏ.

Je préférerais, Seigneur, te sui-
vre à Chayanta ou plus loin encore,
si tu le veux. Tu sais combien j'ai
toujours été actif et courageux.
Le Cuzco n'est pas pour moi.
Je préfère être ton cagnari,
Et marcher devant toi ;
A aucun prix je ne veux rester ici.

LE ROI YOUPANQUI.

Il te faut chercher une épouse
Afin d'être un régent heureux.
Alors le repos sera plus de ton
goût. Choisis donc celle que tu pré-
fères.

OLLANTAÏ.

Grand prince, ce malheureux
serviteur a déjà sa femme.

LE ROI YOUPANQUI.

Comment se fait-il que je ne la
connaisse pas ?

Il faut me la faire connaître ;

1609 bis. Ce vers qui n'existe pas dans les textes de Tschudi, se lit dans Markham: Manan kusko wah yawarñu, ce que cet auteur traduit erronément: Mon sang n'est pas pour le Cuzco (My blood is not for Cuzco), tandis que le sens est tout au contraire: Le sang du Cuzco ne m'est pas étranger; car le mot wah se dit d'une chose qui est étrangère, indifférente ou de peu de valeur pour quelqu'un. Ollantaï dans cette phrase témoignerait donc l'intérêt qu'il porte aux Cuzcains et le désir qu'il a de les accompagner. Cependant, nous ne croyons pas que cette leçon soit la primitive: c'est pourquoi nous avons conservé la nôtre qui, bien que le sens en soit tout différent, est également bien appropriée à cet endroit.

Yupayhasaj yanaykita.
Ñokaman pakawankihu ?

Ollantay.

Kay kuskopin hinkarirhan
Wayllukushay urpillayka.
1625 Huh punhawllan pitu payka
Huhpitajmi pawarirhan.
Muspa-muspan masqarhani
Hinantinta tapukuspa.

Hallpapunin millpupuspa
1630 Hinkahiwan : hinan kan !

1623-1626. Mot-à-mot:

Hay kusko-pin hinkarirhan
Ce Cuzco dans était perdue

Wayllukushay urpillayka.
Cette mon adorée ma colombe.

Huh punhaw-llan pitu payka,
Un jour seul compagne elle était

Huhpitajmi pawarirhan.
Et un autre elle avait disparu.

Construction logique: « Cette mienne colombe, adorée par moi, était perdue dans ce Cuzco; elle fut ma compagne un seul jour, et elle a disparu un autre (jour). » La simple comparaison de ces deux constructions fera comprendre la différence de la place qu'occupent dans les deux langues les diverses parties du discours. Dans le 3^{me} vers de ce quatrain, *pay*, *elle*, avec la désinence *ha* du nominatif, renferme elliptiquement l'idée du verbe *être*, comme il arrive généralement avec ce verbe, qui se sous-entend presque toujours quand le sujet porte la désinence du nominatif. Aussi les simples mots *warmiyimi*, *payka*, *runan*, veulent dire: *C'est ma femme, c'est elle, c'est l'homme*, tellement que dans certains cas l'addition du verbe *être* serait un vrai pléonasme. Notre drame nous en présente de nombreux exemples. Ainsi, dans le vers 1219, *Kay muyapin haka punku*, le mot *muya*, *jardin*, avec le suffixe *pi*, (*muyapi*) veut dire *dans ce jardin*, et avec le suffixe *n* du nominatif en plus, *muyapin* renferme l'idée du verbe *être* ou *exister*, et la traduction littérale de tout ce vers est: *Dans ce jardin il existe une porte de pierre*; où il est à remarquer que, quoique *muyapi*, *dans ce jardin*, ne soit pas le sujet de la proposition, il prend néanmoins la désinence *n* du nominatif, pour que le verbe *être* soit sous-entendu. Dans le vers 1303, *Huh hunka hinaha watan*, le mot *wata*, *année*, avec la désinence *n*, renferme le verbe de la phrase: car ce vers forme une proposition distincte de celle du vers suivant: « Dix ans peut-être elle a: — C'est comme cela que je les compte. » Ici c'est le verbe *avoir* qui est sous-entendu, mais la signification est équivalente à celle du verbe *être*.

Je la comblerai de bienfaits.
Pourquoi l'as-tu cachée à mes yeux ?

OLLANTAÏ.

Dans le Cuzco même a disparu
cette colombe adorée.

Un jour elle fut ma compagne, et
le lendemain la vit s'envoler.

Fou de douleur, je l'ai cherchée
en demandant partout ce qu'elle
était devenue.

Il me semble que la terre l'a en-
gloutie et la cache à mes yeux :
voilà mon malheur !

Inka Yupanki.

Ama, Ollantay, llakikuyhu :
Kaypas kahun y imapas,
Kamashayta huntay kanpas,
Ama bepaman kutiyhu.
1635 Willaj-Uma, nishayta ruray.

Willaj-Uma.

(Hawa runaman punku-
manta willan.)

Hinantin suyu, yahayhis
Ollantan sayan Inka ranti !

(Hawa runa haparimun.)

Ollantay sayan Inka ranti !

Inka Yupanki.

(Huh Waminhaman.)

hankunari yupayhayhis !

Rumi-Nawi.

1640 Kusiy sikin samiykita,
Ollantay, Awki, Inka ranti

LE ROI YOUPANQUI.

Ollantaï, ne t'afflige pas :
Quoi qu'il puisse advenir,
Fais toujours ce que je te dis,
Sans tourner les yeux en arrière.
Grand prêtre, fais ce que je t'ai
ordonné.

L'ASTROLOGUE.

(S'adressant de la porte à la
foule qui est en dehors.)

Peuples, sachez qu'Ollantaï reste
à la place du roi !

(La foule du dehors crie.)

Ollantaï reste à la place du roi !

LE ROI YOUPANQUI.

(Aux autres chefs.)

Et vous autres, rendez-lui hom-
mage !

ŒIL-DE-PIERRE.

Prince Ollantaï, substitut du roi,
Ma joie dépasse ton bonheur.

1640-1643. Mot-à-mot:

Kusiy sikin samiykita,
Ma joie dépasse ton bonheur,

Ollantay, Awki, Inka ranti !
Ollantaï, prince, du roi substitut !

Kusikuhun tukuy Anti,
Que se réjouissent tous les Antis,

Hampuhuntaj tukuy kita !
Et aussi que reviennent tous les fugitifs !

Tschudi, au lieu du premier vers de ce quatrain, nous donne dans son texte remanié, la variante *Samiykijta kusikikiy*, qu'il est à propos d'analyser. *Sami*, *bonheur*;

Kusikuhun tukuy Anti,
Hampuhuntaj tukuy kita.

(Punku kamayuj runakuna,
hawamanta kaparimun.)

Harkay, harkay! harkuy,
[harkuy!

1645 Hay warmata, harkay, har-
[huy!

Que tous les Antis s'en réjouis-
sent, et que les fugitifs reviennent.

(On entend les cris des gens
qui gardent la porte.)

On ne passe pas! Arrière! Arrière!

Il faut chasser cette jeune fille!

samiyki, ton bonheur; samiykiy, ce qui appartient à ton bonheur, qui en fait partie. Samiykiyta, avec la désinence ta de l'accusatif, est forcément le complément du verbe. Celui-ci (cusikikiy), qui n'est pas quechua, a été traduit par Tschudi: *Moi même je me réjouis*. La 1^{re} pers. sing. du prés. de l'Ind. du verbe kusikuy, se réjouir, est kusikuni, et pour exprimer l'idée moi-même, il faudrait le faire précéder du pronom, avec la désinence pas qui équivaut à même, et la phrase devrait être ainsi: Nohapas kusikuni. Ajoutons le complément à ce verbe et nous aurons: Nohapas kusikuni samiykiyta, *Moi-même je me réjouis de ce qui appartient à ton bonheur*, ce qui est encore inadmissible, car on se demande de quoi Cail-de-Pierre voudrait parler comme faisant partie du bonheur d'Ollantai. Dans le premier texte de Tschudi et dans celui de Markham, on voit que par erreur on a réuni en un mot (*cuseisiquin*) le sujet et le verbe de cette proposition. Dans le dernier vers du quatrain, la variante de Tschudi kiti, lieu, endroit, au lieu de kita fugitif, est aussi erronée. Kita, mot commun en quechua, est employé en d'autres endroits de notre drame, par exemple aux vers 642-643, dont la traduction littérale est:

Ripullahun kay llakiyka
Que s'en aille ce triste

Maytapas kita!
Quelque part fugitif!

Même dans cet endroit, Tschudi a mis aussi une variante inutile. Le mot kita est dans tous les dictionnaires, y compris celui de Tschudi, mais l'acception qu'il lui donne, *sauvage, indompté*, n'est pas exacte. Au Cuzco, les soldats déserteurs sont appelés kita, et on donne le même nom aux filles qui quittent le toit paternel ou la maison de leur maître pour suivre un amant. Dans les fermes, on appelle encore ainsi les animaux domestiques qui se sont enfuis dans la montagne. Notre texte dans le vers 1643 ne peut être plus clair. La signification que Tschudi donne à hampuy, venir, revenir, en le traduisant par donner son assentiment, faire écho (beistimmen), est tout à fait forcée, et c'est le résultat logique de sa variante fautive kiti.

Ima-Sumaj.

(Ilakipaha hawamanta
mañakuspa.)

Aswan munashaykirayku
Sakwayhis rimaykusaj!
Amapuni harkawayhu,
Rikuy, wañurkullasajña!

BELLA.

(Du dehors, toute désolée,
demande à entrer.)

Au nom de ce qui vous est le plus
cher, laissez-moi lui parler!
De grâce, ne m'arrêtez pas,
Car ce serait ma mort!

1646-1649. Dans le texte de Markham, sans doute pour régulariser les rimes de ce quatrain, correct sous tous les rapports, on y a intercalé quatre autres vers qui ne sont que des répétitions des mêmes idées et ne font que délayer la pensée. Nous reproduisons cependant ici ce passage ainsi remanié, parce qu'il est grammaticalement correct, et qu'une actrice habile pourrait peut-être en tirer parti dans la représentation du drame.

1. Kusí punhaw kashan rayku,
2. Aswan munashayki rayku,
3. Sakwayhis yaykuykusaj,
4. Inkallawan rimaykusaj.
5. Amapuni harkawayhu,
6. Punkumanta harkawayhu.
7. Rikuy, wañurkullasajña;
8. Rikuyhis, sipikusajmi!

Puisque c'est un jour de joie,
Au nom de ce qui vous est le plus
Laissez-moi que j'entre [cher,
Et qu'avec le roi je parle.
De grâce ne m'arrêtez pas,
Ne me chassez pas de cette porte.
Pensez que je peux mourir;
Prenez garde, je pourrais me tuer.

Nous avons traduit ce passage sans égard à la version de Markham qui s'écarte entièrement du vrai sens. La voici avec sa traduction française.

1. Why should it be a day of joy?
2. What dost thou love most?
3. Leave me to the father!
4. Let me speak to the Ynca!
5. Do not prevent me!
6. Let me pass the door!
7. Lo! there is some one dying!
8. Lo! there is sickness, even to death!

Pourquoi serait-ce un jour de joie?
Qu'est-ce que tu aimes le plus?
Laisse-moi au père!
Laisse-moi parler au roi!
Ne m'empêche pas!
Laisse-moi franchir la porte!
Hélas! il y a là quelqu'un qui se
Hélas! il y a là maladie, [meurt!
même jusqu'à la mort.

Une simple comparaison de cette traduction avec la nôtre fera sentir la justesse de ce que nous avons dit dans notre *Étude* préliminaire; que l'auteur anglais traduit par conjecture à défaut d'une vraie connaissance de la langue.